Chapitre 6 : Le mur de vent

Par ClairDeLouve

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

La catastrophe ne s'annonça pas par un grondement de tonnerre, mais par une agression invisible et silencieuse. Cassidy ressentit la première charge du cataclysme directement au cœur de sa chair. Une chute de pression atmosphérique d'une brutalité inouïe, un effondrement du baromètre qu'il lui comprima instantanément les tympans. Elle eut la sensation nette, terrifiante, que l'air autour d'elle perdait de sa consistance, se raréfiait à un rythme affolant. Ses oreilles sifflèrent, une douleur sourde irradia vers sa mâchoire, tandis que ses poumons peinaient soudain à trouver leur compte dans cette atmosphère en pleine décompression. À l'intérieur de la tente technique, Elias était penché sur les cadrans numériques de la station météo portative. Son visage, déjà marqué par les nuits d'insomnie et la paranoïa naissante, s'était vidé de tout son sang. Ses doigts gantés pianotaient frénétiquement sur la console en plastique dur, comme s'il espérait corriger manuellement les données qui s'affichaient. Les chiffres du capteur de pression électronique s'effondraient à l'écran, une dégringolade métronomique, hachée par les bips d'alerte du système.

« Ça tombe… ça tombe de trois millibars par heure, Cassidy ! » bégaya-t-il, sa voix brisée par l'urgence. « Ce n'est pas une dépression classique. Le gradient est fou. L'air froid des hauts plateaux est en train d'entrer en rupture de pente. »

Dehors, le spectacle était d'une immobilité trompeuse, presque mystique. L'air était d'un calme plat, totalement figé, comme si la nature retenait son souffle avant l'exécution. Aucun pli ne bougeait sur la toile des tentes. Le soleil de minuit projetait encore sa lumière rasante, mais l'horizon, d'un bleu d'acier quelques minutes plus tôt, se drapait désormais d'une ligne de blanc sale, un mur de givre opaque et compact qui grignotait le ciel à une vitesse prodigieuse. C'était le vent catabatique. Une masse d'air glacial, dense et lourd, qui s'était accumulée sur les sommets de l'Icefield et qui s'apprêtait à dévaler les pentes, poussée par la simple force de la gravité, rapide et dévastatrice comme un train de marchandises lancé à pleine vitesse. La toile de la tente s'écarta brutalement. Sarah apparut, la silhouette découpée contre la lumière blafarde. Son calme habituel s'était mué en une froideur de marbre, une concentration absolue qui excluait toute forme d'hésitation. Elle n'avait pas besoin de regarder les cadrans d'Elias pour comprendre. L'expérience de l'Alaska parlait à travers chacun de ses muscles.

« On plie tout, tout de suite ! » hurla-t-elle, sa voix claquant comme un ordre militaire dans l'espace restreint. « Laissez les tentes individuelles, elles ne tiendront pas la première rafale. Sécurisez les caissons de matériel et repliez-vous sur la géodésique. Bougez-vous ! »

La sortie de la tente fut une plongée directe dans la panique logistique. En quelques secondes, l'immobilité morte de l'Icefield fut pulvérisée. Le vent n'arriva pas par vagues progressives. Il frappa le campement d'un coup unique, une claque monumentale de givre et de cristaux de glace qui s'abattit sur les visages. Le froid chuta instantanément, une morsure sauvage qui figea instantanément la sueur sous les vêtements de Cassidy. La visibilité s'effondra à moins de cinq mètres, le paysage se dissolvant dans un *whiteout* total où le ciel et le glacier ne formaient plus qu'une même masse blanche et hurlante. Cassidy se jeta à genoux près de la cavité de confinement. Sa mission était claire, presque vitale. Arrimer les caisses isothermes en aluminium qui contenaient l'échantillon sombre et le matériel de forage avant que le vent ne les emporte comme des fétus de paille. Elle saisit les sangles de nylon rigides. À mains nues, l'exercice aurait été mortel. Mais même à travers l'épaisseur de ses gants de haute montagne en cuir et en fibre synthétique, le contact avec le métal des caisses et des mousquetons était une agression. Le froid était si intense que le métal semblait coller au tissu, brûlant la pulpe de ses doigts par conduction thermique à chaque manipulation. Elle luttait pour faire passer les cordes dans les œillets, son corps penché en avant, ancré dans la neige pour ne pas être déséquilibré par les assauts du vent qui tentaient de s'engouffrer sous sa veste de duvet. À ses côtés, Elias maniait une lourde masse en acier pour enfoncer des pieux à neige, de longues cornières d'aluminium profilées en T. Chaque coup de masse exigeait une débauche d'énergie surhumaine dans cet air raréfié. L'outil manquait de lui échapper des mains à chaque mouvement, dévié par la force des rafales.

« Frappe plus fort ! » hurla Cassidy, sa voix totalement absorbée par le sifflement du vent. « Le pieu glisse ! »

Elias ne répondit pas, son visage entièrement masqué par son masque de ski et sa cagoule, sa respiration saccadée formant de longues traînées de givre sur le néoprène. Il abattit la masse une nouvelle fois, un bruit sourd, métallique, qui résonna faiblement dans la tempête. Cassidy se jeta sur la corde, tendant le nœud d'amarrage avec la force du désespoir, sentant les fibres de nylon crisser sous la tension extrême de la charge. Le vent hurlait désormais à s'en déchirer les cordes vocales, une plainte continue, suraiguë, qui faisait vibrer la structure même du glacier sous leurs bottes. Chaque seconde passée dehors était une négociation douloureuse avec l'hypothermie.

L'ordre de retraite finale tomba alors que la première tente individuelle, celle d'Elias, s'arrachait partiellement de ses ancrages, sa toile orange claquant comme un drapeau en lambeaux avant de s'effondrer sous le poids de la neige accumulée.

« Abandonnez le reste ! Dans le mess, maintenant ! »

La voix de Sarah, portée par un mégaphone de sécurité portatif, parvint à percer le chaos acoustique. Cassidy lâcha la dernière sangle, s'assurant un ultime quart de seconde que le caisson isotherme était solidement bridé au fond de sa niche. Elle agrippa Elias par le harnais de sa veste. Le jeune homme semblait hébété, à bout de forces, ses mouvements ralentis par l'acide lactique et la terreur. Ils progressèrent à tâtons, courbés en deux, une main tendue en

avant pour trouver la ligne de vie, une corde de sécurité tendue entre la zone technique et la tente principale. La tente-mess s'éleva devant eux dans la pénombre blanche. Cette structure géodésique, un dôme de toile armée reposant sur une ossature complexe de tubes en duralumin aéronautique, était conçue pour résister à des vents de plus de cent cinquante kilomètres par heure. Sa forme aérodynamique laissait glisser les rafales, même si la toile tendue à l'extrême vibrait avec un bruit de tambour de guerre. Sarah attendait au niveau du sas, maintenant l'ouverture de la première fermeture Éclair. Cassidy y projeta Elias en premier, avant de se glisser à son tour à l'intérieur de l'étroit espace intermédiaire. Sarah s'engouffra derrière eux et remonta la glissière géante avec un claquement sec, avant d'ouvrir la seconde cloison de nylon qui menait à l'espace de vie central. L'entrée dans la tente-mess s'apparenta au verrouillage d'un sas de décompression. D'un coup, l'agression directe du vent cessa, remplacée par l'atmosphère confinée et protectrice du dôme. Les trois personnages s'effondrèrent sur le sol de bâche noire, haletants, recouverts d'une épaisse couche de givre qui commença immédiatement à fondre sous la chaleur relative dégagée par le chauffage à pétrole suspendu au centre de la structure. Au-dehors, le monde n'existait plus. La tente pliait sous des assauts d'une violence inouïe, ses tubes d'aluminium fléchissant sous une masse d'air ruant sur les pentes à la vitesse d'un ouragan. Le grondement était assourdissant, un rugissement continu, grave et viscéral, qui interdisait toute tentative de conversation normale. Ils étaient prisonniers de leur propre refuge, coupés du reste du monde par une membrane de nylon de quelques millimètres, tandis que l'Icefield, dans sa colère noire, entamait le siège de leur fragile citadelle.

À l'intérieur de la tente-mess, la réalité se réduisit brutalement à quatre mètres carrés de bâche noire et de toile jaune saturée de lumière. L'espace, qui paraissait fonctionnel lorsque le camp était ouvert sur l'immensité de l'Icefield, était devenu une cellule étouffante. Les parois de la structure géodésique n’offraient aucun repos à l'œil. Elles vibraient, claquaient et se déformaient sous les assauts continus du vent avec la régularité d'une mitrailleuse lourde. Ce n'était plus une enveloppe protectrice, mais une membrane d'acier souple qui répercutait chaque gifle de la tempête. Cassidy, Sarah et Elias étaient installés sur des caisses de transport en plastique rigide, disposées en triangle pour maximiser le moindre centimètre disponible. La promiscuité était telle que leurs genoux se frôlaient à chaque fois que l'un d'eux modifiait sa posture. Très vite, l'air devint épais, presque solide. L'odeur de la sueur froide accumulée durant la bataille des amarres se mêla à celle de l'humidité qui s'évaporait de leurs vêtements de haute montagne, le tout couronné par les effluves âcres de kérosène et de suie dégagés par le réchaud suspendu. C'était l'odeur du confinement, un parfum de survie et d'usure physique qui s'insinuait dans les sinus et augmentait la sensation de claustrophobie. Le temps cessa de s'écouler selon les minutes ou les heures. Il s'allongea de manière monstrueuse, mesuré uniquement par l'intensité des secousses qui menaçaient d'arracher l'ossature de duralumin de ses ancrages de glace.

Le bruit fut le premier instrument de leur usure psychologique. Dehors, le vent s'était transformé en un bélier pneumatique qui frappait la toile sans une seconde de répit. Le vacarme était d'une

telle densité qu'il interdisait toute tentative de parole sans hurler à plein poumons. C'était un grondement grave, souterrain, qui faisait vibrer la cage thoracique de Cassidy et résonnait jusque dans ses os. La régularité de cette agression sonore devint rapidement intolérable, un supplice acoustique conçu pour briser les esprits les plus solides. Cassidy tenta de s'isoler mentalement en appliquant les techniques de contrôle qu'elle utilisait à Chicago pour gérer le stress des krachs boursiers. Elle ferma les yeux, calant le rythme de sa respiration sur des comptes mentaux, s'efforçant de faire abstraction du chaos extérieur. Mais l'absence totale d'intimité rendait l'exercice impossible. Dans cet espace microscopique, le moindre mouvement corporel était amplifié, scruté, partagé. Chaque tic nerveux devenait une provocation. Cassidy percevait le tremblement saccadé de la jambe d'Elias, dont le pantalon de nylon crissait contre la caisse à un rythme insupportable. Chaque soupir de Sarah, chaque inspiration forcée à cause de l'air raréfié par l'altitude, prenait des proportions d'agression délibérée. Les barrières sociales s'effondraient non pas dans la violence, mais dans cette promiscuité forcée où le simple fait d'exister à côté de l'autre devenait une source de friction permanente.

Pour tenter de tromper cette attente destructrice, Elias s'accrocha à sa routine de thésard comme à une bouée de sauvetage. Il sortit son carnet de terrain, ses mains tremblant si fort qu'il manqua de faire tomber son stylo à plusieurs reprises entre les fentes des caisses. Il fit mine de vérifier les lignes de données, de recalculer les coordonnées GPS de la cavité ou de revoir les graphiques barométriques, mais ses yeux sombres restaient fixes, fixant la page blanche sans réellement la lire. Sa paranoïa, loin d'être calmée par le confinement, semblait s'alimenter du bruit de la tempête. À chaque rafale plus violente, son regard pivotait vers l'entrée du sas, comme s'il redoutait que le rempart de glace qu'ils avaient maçonné dehors ne cède sous la pression. À l'opposé, Sarah affichait une immobilité de statue. Adossée à une grande caisse de matériel technique, ses bras croisés sur sa veste de duvet, elle gardait les yeux obstinément clos. Son visage, sculpté par les années de grand nord, ne trahissait aucune émotion. Elle affectait une indifférence totale face au cataclysme, une posture de vétéran qui feint de dormir au milieu de la bataille. Pourtant, Cassidy nota la tension extrême des muscles de sa mâchoire et la rigidité de ses épaules. Ce calme n'était qu'une façade, un effort de volonté surhumain pour ne pas laisser paraître ses propres doutes face à la violence inédite de ce vent catabatique. Cassidy se retrouva prisonnière entre ces deux extrêmes. L'affolement contenu du thésard et le mutisme de la géologue. Elle était le centre d'inertie de ce trio en ruine, forcée de contempler la faillite de leur cohésion au milieu d'un vacarme qui interdisait toute communication rationnelle.

La situation bascula d'un cran dans l'inconfort lorsque Sarah ouvrit enfin les yeux et pointa un doigt impitoyable vers le réchaud suspendu.

« On coupe le kérosène », hurla-t-elle pour couvrir le grondement de la toile. « On doit économiser le carburant si le blizzard dure trois jours. »

Elias parut vouloir protester, la bouche ouverte, mais le regard noir de la géologue le fit

renoncer instantanément. Sarah tourna la valve de sécurité. Le ronronnement chaud du réchaud s'éteignit, et avec lui disparut la seule source de réconfort thermique du camp. La baisse de température fut immédiate et pernicieuse. En l'absence de brassage d'air chaud, le froid de l'Icefield commença son travail d'infiltration. Il ne venait pas seulement des parois balayées par le vent, mais montait directement du sol de bâche posé sur la glace vive. La bâche noire, privée de rayonnement, se transforma en une plaque givrée. Le froid traversa les semelles isolantes des bottes de Cassidy, engourdissant d'abord ses orteils, puis remontant le long de ses chevilles. L'inconfort physique acheva d'user les dernières défenses psychologiques du trio. Leurs corps commencèrent à trembler de concert, de petits frissons incontrôlables qui faisaient grincer les dents. Pour conserver leur chaleur corporelle, ils durent se tasser encore plus les uns contre les autres, acceptant cette promiscuité qu'ils détestaient quelques minutes plus tôt. Enveloppée dans son duvet, le menton enfoncé dans son col, Cassidy regardait la toile jaune s'assombrir légèrement sous l'effet des accumulations de neige à l'extérieur. Le tambour de nylon continuait de battre sa mesure infernale, leur rappelant que la frontière pour leur survie se réduisait à chaque degré perdu.

L'équilibre précaire de la cellule de nylon ne tenait qu'à un fil de fer, et ce fut une broutille logistique qui le sectionna. Alors que le froid engourdissait les membres et que la bâche de sol transmettait la rigidité du glacier, Elias, les yeux rivés sur la caisse de vivres qui lui servait de siège, laissa échapper un rire nerveux, un son sec qui passa mal dans le fracas du vent.

« On rationne le kérosène, mais on laisse la citadine piocher dans les barres protéinées à sa guise, » lança-t-il, la voix déformée par le tremblement de ses mâchoires. « Regarde-la, Sarah. Elle ne sait même pas ajuster les valves du dôme. Ses gants sont neufs, son Gore-Tex n'a pas une égratignure. Elle est un poids mort depuis le premier jour. Si le châssis du carottier a joué hier, c'est parce qu'elle n'avait pas le poids pour ancrer la base. On va crever congelés ici parce qu'on doit traîner un sponsor de Chicago. »

La remarque était injuste, dictée par la terreur de voir la structure géodésique céder sous les assauts du blizzard, mais elle agit comme un détonateur. Dans l'espace confiné de la tente-mess, la peur changea de visage. Elle devint humaine. Elias ne s'arrêta pas là. La digue avait cédé. Il se leva à moitié, le dos voûté sous la courbure de la toile jaune qui fléchissait sous une rafale monumentale. Son carnet de terrain glissa sur la bâche noire, oublié. Son visage, encadré par des mèches de cheveux poisseuses de sueur froide, était convulsé.

« Et toi, Sarah… toi, tu ne dis rien ! » hurla-t-il en pointant un doigt tremblant vers la géologue. « Tu t'en fiches qu'on y reste. Tout ce qui compte, c'est ton cylindre de glace pourrie. Tu as vu cette traînée sombre ? Tu as vu ce qu'il y a dedans ? Ce n'est pas de la paléoclimatologie, c'est ton ticket pour la gloire. Tu as profité du fait que Thorne jette l'éponge à Anchorage pour monter cette expédition suicide. Tu voulais être seule. Seule pour récolter les honneurs, ou seule pour crever en martyre de la science. Tu nous as traînés dans cet enfer sans vérifier les fenêtres météo de secours, juste pour devancer l'équipe norvégienne. Tu es malade, Sarah. Ton ambition est une maladie. »

Le thésard haletait, ses poumons s'épuisant à crier contre le grondement du vent catabatique qui secouait la tente avec un bruit de mitraille. Ses mains, privées de gants, s'agrippaient aux tubes de duralumin de l'ossature. Sarah ne cilla pas. Elle ouvrit lentement les yeux, son regard de basalte fixant le jeune homme avec une indifférence plus destructrice que n'importe quelle insulte. Lorsqu'elle parla, sa voix ne monta pas. Elle resta basse, coupante, s'infiltrant dans les rares interstices que le vacarme du blizzard laissait libres.

« Tu es une petite nature, Elias. Un assistant de laboratoire que j'ai sorti de son confort pour lui donner une chance d'exister. Thorne est parti parce que ses genoux lâchaient, pas par lucidité. Si tu avais un dixième de son courage, tes yeux ne chercheraient pas constamment la radio satellite. Tu as peur. Tu as peur du froid, tu as peur de la nuit, tu as peur de cette carotte parce qu'elle dépasse le cadre de tes petits manuels d'étudiant. Tu n'es pas un scientifique, tu es un fonctionnaire de la recherche. »

Puis, avec une lenteur calculée, elle tourna la tête vers Cassidy. Le faisceau de sa frontale, resté allumé à faible intensité, frappa de plein fouet les traits fatigués de la financière.

« Et elle… tu as raison sur un point, Elias. Elle n'a rien à faire ici. Regarde-la. Elle a ce regard depuis Chicago. Ce regard de fantôme qui regarde à travers les parois. Ses gestes sont lents, calculés, comme si elle exécutait une peine de prison. L'Institut ne m'envoie pas des cadres supérieurs pour trier des étiquettes par simple philanthropie. Alors dis-nous, Cassidy. Les RH de ta boîte t'ont payé ce voyage thérapeutique pour t'éviter le congé psychiatrique, ou tu as détourné des fonds avant de chercher le meilleur endroit de la planète pour disparaître ? Qu'est-ce qu'une femme de la finance vient cacher sous soixante mètres de glace morte ? »

Cassidy reçut la charge sans ciller. L'évocation de Chicago, des bureaux climatisés et des codes de la haute finance n'éveilla en elle aucune nostalgie. La remarque de Sarah venait simplement de percer la dernière couche d'isolant qui protégeait son secret. Elle ne pleura pas. Les larmes étaient un luxe de citadine que l'air sec de l'Icefield avait aboli depuis longtemps. Elle se redressa sur sa caisse de transport, redressant ses épaules sous son duvet orange, et posa ses mains à plat sur ses cuisses.

« Il s'appelait Mark, » dit-elle.

Sa voix était d'une neutralité clinique, dénuée de tout pathos, identique à celle qu'elle utilisait pour annoncer la liquidation d'un portefeuille d'actifs.

« Il avait trente-quatre ans. Un après-midi de novembre, un conducteur de camion s'est endormi sur l'Interstate 94. Le choc a eu lieu à seize heures douze. La voiture de Mark a été écrasée entre deux remorques. Mort cérébrale constatée à dix-huit heures quarante-cinq. »

Elias et Sarah la fixaient, muets, saisis par la dureté mathématique du récit.

« À Chicago, j'alignais des colonnes de chiffres pour des fonds de pension, » continua Cassidy, son regard plongeant dans celui de la géologue. « Des chiffres qui représentaient des vies, des retraites, des avenirs. Après l'accident, le système s'est grippé. Les chiffres sont devenus des

abstractions vides. Je suis venue ici parce que tes rapports techniques parlaient de stase, Sarah. De temps gelé. De bulles d'air qui restent identiques à elles-mêmes pendant dix mille ans. Je pensais… je pensais qu'au Zéro Absolu, le mouvement s'arrêtait, que la douleur cessait d'avancer. Je ne suis pas venue cacher de l'argent, ni faire du tourisme. Je suis venue chercher l'endroit le plus mort de la Terre pour voir si je pouvais enfin fonctionner au même rythme que lui. Alors vos histoires de rations, vos querelles de clocher universitaire et vos paléovirus… vous n'avez pas idée de la futilité que ça représente pour moi. Vous avez peur de mourir dans cette tente. Moi, j'ai juste peur que la glace ne soit pas assez froide. »

Les derniers mots de Cassidy restèrent suspendus dans l'air saturé de kérosène. Elias se laissa glisser sur sa caisse, le visage abruti par la confession, ses lèvres articulant des excuses muettes que le vent emporta. Sarah détourna le regard, fixant la bâche noire à ses pieds, ses bras croisés se resserrant imperceptiblement sur sa poitrine. Un silence de plomb s'installa à l'intérieur de la structure géodésique. Ce n'était pas l'absence de son, le blizzard continuait de hurler dehors, faisant ployer les tubes de duralumin dans un gémissement métallique incessant, mais c'était la fin de leur comédie humaine. Le vernis social avait été totalement décapé par la promiscuité et la peur. Les masques étaient tombés, brisés sur le sol de glace. Ils n'étaient plus une directrice de mission, un thésard prometteur et une administrative de soutien. Ils étaient trois inconnus, trois monades isolées, liées par une corde invisible au milieu du néant blanc, condamnées à attendre ensemble, dans le froid grandissant de la tente éteinte, que la montagne décide de leur accorder un répit ou de les effacer définitivement de ses archives.

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.
2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés